

L'engagement dans tous ses tiers-états¹ : l'engagement aujourd'hui c'est quoi ? Engagement syndical, politique, artistique, associatif...

Pourquoi il ne suffit pas de consommer de l'art, pourquoi il est urgent de se hâter vers un « tous créateurs ! »

Contribution à la 30^{ème} Hestejada de las Arts d'Uzeste Musical

Yves Béal, poète, formateur du Groupe Français d'Education Nouvelle

« **C'est quoi être de gauche cette année ?** » question de Bernard Lubat le samedi 18 août 2007 à Sore lors de la 30^{ème} Hestejada de las arts d'Uzeste Musical

Nous étions au moins 500 à répondre à cette question... seulement voilà pas plus de 15 ont osé leur parole. Les autres en sont restés à la prise de position intérieure. Et pourtant ce n'était pas faute de les solliciter. La situation m'invite à deux réflexions. D'abord, est-ce de gauche que de ne pas oser parler ? Peur de dire, peur de dire quelque chose dont on n'est pas sûr, peur d'enfoncer une porte ouverte, d'un « qui va de soi vu où nous sommes », peur de manquer d'originalité en ce lieu qui revendique aussi fort l'inventivité, peur donc d'être de la catégorie du « commun » ? C'est quoi être de gauche cette année, la question me fait penser à celle régulièrement posée dans un magazine de rock et de folk « c'est quoi être rock cette année ». Et à chaque fois, en lisant les réponses, je me dis « tiens ça j'aurais pu le dire, mais c'était tellement évident ».

Etre de gauche cette année, c'est déjà avoir fait le 1^{er} pas en mettant un bulletin dans l'urne. Evidemment, ce n'était pas si simple qu'il peut y paraître :

- être de gauche : faire barrage à l'extrême droite et voter pour tout autre candidat afin de ne pas revivre les affres du 21 avril 2002...
- être de gauche : faire barrage à la droite en ne votant ni pour la droite dure, ni pour la droite cachée au centre, ni pour la fausse gauche (celle qui vote oui au référendum sur la constitution européenne, celle qui depuis 1983 au moins a accepté le libéralisme)...
- être de gauche : voter pour le-la candidat-e de la gauche de la gauche ; oui mais c'est qui ?

Etre de gauche cette année, c'est sans doute avoir fait le 2^{ème} pas, celui qui consiste à ne pas s'en laisser compter, à descendre dans la rue, à manifester, à élever la voix pour empêcher une expulsion, une injustice, une exclusion, un arbitraire.

Etre de gauche cette année, c'est peut-être aussi faire le 3^{ème} pas et se rassembler, se réunir, se rapprocher par tous les moyens possibles, sortir du face à face mortifère avec la

¹ Titre du forum concert conduit par la NVO et le GFEN le samedi 18 août 2007 à la 30^{ème} Hestejada de las Arts d'Uzeste Musical

télévision, parler à son voisin, à son collègue, échanger ne serait-ce qu'un sourire avec toute personne rencontrée, la reconnaître comme personne.

Etre de gauche cette année, c'est engager le 4^{ème} pas, celui de côté, presque dans la marge, et se retrouver ici à Uzeste Musical plutôt qu'à... ou à... dans ces festivals-supermarchés dont les programmations ou plutôt les invitations à consommer peuvent même sembler être « à gauche »... Ici, à Uzeste, détourné en 2007 vers St Symphorien et Sore, on t'entretient et on te contrepoint, on te divertisavertit, on te déplace les bornes, on te pile-poil-gratte, on te conduit, on te donne rendez-vous, on te donne des nouvelles, on te fait décoller l'étiquette... on te demande pour qui tu vivotes...

« **Pour qui vivotons-nous ?** » Question posée lors du concert manifeste de Sore le 18 août 2007

« **Ça va le monde ?!** » titre de la lecture poétique et musicale que nous avons proposée, en réponse à l'appel à solidarité lancé en juin par la Cie Lubat. La maladie d'un des auteurs ne nous a permis d'en donner qu'un extrait en formation réduite au stand du Parti Communiste le dimanche 19 juste avant le magnifique concert « Chao[s]péra Tout-Monde. » Le hasard ? Ou bien sensiblement les mêmes questions dans une société qui met aux oubliettes un nombre croissant de celles et ceux qui la composent.

Interrogation : Ça va le monde ? Evidemment, non... tant croissent les inégalités et les injustices, les profits et les misères...

Exclamation : Ça va le monde ! Oui, quand nous tous, réunis ici, constatons nos convergences philosophiques, découvrons nos multiples actions de terrain dans lesquelles nous voyons des hommes et des femmes, brisés par le modèle social dominant, se redresser, retrouver de la dignité et trouver, par le moyen d'une aventure artistique, le sens de la lutte, le sens de la vie. C'était l'analyse que je proposais lors du Festival International de Théâtre-Action à Grenoble en novembre 2006. Oui encore, ici à Sore pour cette 30^{ème} d'Uzeste Musical. Même si ici, ce qui va primer, c'est le partage des questionnements sur la création et non le partage d'une même aventure de création. ... et c'est peut-être là en quelque sorte qu'est le problème. J'y reviendrai plus loin.

4 pas, même avec un de côté, ce n'est pas suffisant. Car aucun de ces pas n'est décisif s'il n'est pas conjugué avec les autres et avec un 5^{ème} sans lequel les 4 autres réunis sont condamnés à faire se répéter l'histoire. J'y reviendrai après un détour par l'art.

Je vais partir d'abord des champs d'action et de création sur lesquels je travaille depuis près de trente années : la poésie et l'éducation. Je pense vous y faire entendre un point de vue sur la relation entre art et engagement social, point de vue qui place au cœur de cette relation non seulement la nécessité de créer mais également l'urgence vitale pour l'humanité du partage des dessous de cartes de la création, afin que chacun et tous prennent conscience de potentialités insoupçonnées.

² « Ça va le monde ?! », lecture poétique et musicale en 3 volets est également un coffret paru en octobre 2006 aux éditions Le Laps. Le coffret contient un recueil et 3 CD, il s'agit d'un hommage aux poètes de la résistance. Le 17 octobre à Grenoble à l'Espace 600, dans le cadre du FITA, a été présentée une version courte du volet 3 intitulé « parce que pas sûrs de ce que nous sommes » ; dans le même cadre, le 24 octobre à Grenoble au Théâtre Prémol, a été présentée une version courte du volet 2 intitulé « un poème, ça sert à rien ».

Lautréamont a dit : « **La poésie doit être faite par tous, non par un** ». On pourrait remplacer la poésie par le théâtre, la danse, la musique, la peinture, l'art... Regardons de plus près.

La poésie...

Quand donc cessera-t-on de considérer la poésie comme suite de mots qui riment, de faire croire à une poésie – récitation du monde.

Quand donc cessera-t-on de réduire la poésie au poème, au lai, au madrigal ou au sonnet, à un art du langage lorsqu'il s'agit avant toute chose de regarder le monde. Pas pour le contempler mais pour l'agir, le transformer, le réenchâter. La poésie commence par « la », c'est une musique disent certains, je dis champ de bruit bruit du monde brisé rompu las il n'y a pas de colombe dans la poésie seulement une tâche de sang sur son plumage et son envol lumineux dans l'ombre des bombes La poésie commence par « là » et si on l'attend elle change de trottoir elle est là dans le réel pas un art du langage elle est le langage la nomination de l'état des choses et leur au-delà, elle est leur lieu et leur utopie La poésie est une surface d'échange une épluchure de l'âme lisière du monde et de l'homme En fait, la poésie (ou la musique) est un verbe, un verbe d'action, mieux, un verbe de combat.

Aujourd'hui advient le cri. Nouvelle ère des mondes barbares. La rue profère, la rue clame, la rue vocifère, la rue vibre, la rue presse... mais l'ordre institué titube, admet le temps du cri, et persévère : le temps qui passe sur le cri, qui le cerne, l'enveloppe, tient son siège en une quelconque assemblée jusqu'à le rendre tellement permanent que le quidam ne l'entend plus – quand il l'entend – que comme ronronnement sénile ou gazouillis de jeunesse. Ecrire donc, pour rendre au cri son vrai temps, son universelle éternité, sa résonnante brièveté, un temps reconquis. Encore est-il utile de jeter l'encre sur les rages et de regarder comment elle procède pour s'insinuer dans les pores, les membranes, le grain, tatouer la mère aussi dure soit-elle.

La poésie doit être...

Oui et sans doute est-elle déjà. La poésie hésite épouse oppose bégaie bouscule. Mais la poésie n'existe pas en dehors des hommes et du regard qu'ils portent sur le monde.

La poésie, c'est ce regard audacieux de Galilée sur ce lustre qui oscille ou celui de Newton sur cette pomme qui choisit. Ici pas de choix. La poésie doit être... parce qu'elle est création par l'homme et aussi création de l'homme : création du monde. Et ce qui compte là, c'est la matérialisation d'un regard sur le monde : un regard (ou un monde) « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». La poésie c'est une pensée agie, c'est, comme disait ma grand-mère qui n'est jamais allée à l'école, c'est « la conscience de ce que tu as vécu et que tu voudrais ou ne voudrais pas vivre », c'est le sens de la vie. La poésie c'est une indéclicatesse aux disciplines bien-pensantes, une goujaterie à l'ordre établi, une grivèlerie à la rigidité des formes, un vol de pensées qui vous lève un lièvre là où s'ébat l'évidence et son cortège de « c'est comme ça,

on n’y peut rien, y’a rien à faire », la poésie est une rapine du pire pour vous inviter au meilleur.

Je voudrais vous dire que mon écriture participe de l’effraction. En un moment plus reculé, je travaillai les rivages, le flux et le reflux du texte. Ailleurs ce fut l’exploration des failles, fissures et autres interstices. Aussi les masques. Je ne renie rien. Il me faut pourtant revendiquer une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante. Il me faut revendiquer la lutte des classes de l’écriture. Vous croyez à une provocation peut-être. Vous vous leurrez. C’est l’altercation que je cherche, et avec tous ceux, écrivains, musiciens, artistes ou professeurs du quelque chose à dire. C’est l’affrontement au plus haut des barricades avec tous les instituteurs de dons qui se gobergent du petit peuple crédule qu’ils façonnent à leur guise de fatalisme bien pensé, mais aussi d’utopie assénée, quand il faudrait prendre à bras la pensée et tous ensemble tout le fatras des choses.

Une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante, non pas dans le propos lui-même qui pourrait n’avoir que l’apparence cependant que le fond mental rejoindrait par les deux bouts l’extrême... Une écriture plus engagée, plus militante, plus combattante, dans ses dessous qu’elle met à nu, dans ses contre-pouvoirs qu’elle partage. L’écrivain qui ne dit mot de ses écarts au corps du texte, l’écrivain qui ne dit mot de ses ébats avec la langue, l’écrivain qui ne dit mot de la dynamique et de la mécanique d’accouchement du vers, l’écrivain qui ne dit mot de la lente putréfaction des mots, de leur mort agonisante et de leur languissante minéralisation et du douloureux cheminement de chirurgien du poète qui traque au scalpel le moindre vocable comme s’il était son âme –et il l’est –, l’écrivain qui ne dit mot de tout cela, qu’il soit maudit. Maudit du rapt, en conscience ou en inconscience de la transformation du monde. Se taire, c’est trahir. C’est peut-être cela « être de gauche en 2007 ».

La poésie doit être faite...

Là encore oui, elle doit être faite, fabriquée, produite, usinée, travaillée. Il y a forfaiture chez ceux qui avancent l’inspiration comme moteur de la poésie : ils s’abusent, ils abusent. Oui, elle doit être faite, presque extorquée, douloureusement, dans la souffrance d’une lutte sans merci contre la fatalité des choses qui semblent s’imposer à nos visions parcellaires. Oui, elle doit être faite, arrachée au jour et à la nuit, parce qu’on ne s’apprend pas facilement à voir le beau dans le laid, et encore j’insiste, car il s’agit de comprendre, prendre avec soi, arracher à l’évidence, surprendre aussi, embarquer, enflammer, concevoir. Oui, elle doit être faite à longueur de seconde, à hauteur de conscience, arrachée à « la bête immonde » qui surgit sans cesse jusqu’en nous-mêmes.

Ecrire. Ecrire pour prendre colère au bord du rire. Ecrire pour se sentir crisser comme la craie sur les cerveaux trop lisses de nos monarquiniques penseurs. Ecrire pour essayer de vivre.

Ce rêve. Comme un couteau introduit entre les omoplates de la mort. Ce rêve. Servi aux corneilles et aux freux. Mis en gérance sur les récifs de la nuit. Accommodé au peu au pire aux pourritures. Ce rêve. Comme le verso de l’âme le coma de la mort. Ce rêve.

Personne je dis personne il n'y aura personne pour nous en priver nous en déposséder nous en dépouiller quelqu'un a-t-il une fois disséqué la banquise quelqu'un a-t-il une fois désossé une flamme quelqu'un a-t-il une fois écorché une chimère Personne je répète personne il n'y aura jamais personne pour nous interdire le flux et le reflux pour nous proscrire les soubresauts pour nous défendre d'incendier nos reins nos cœurs aux corps de toutes les filles quelqu'un a-t-il une fois tourné le dos aux loups aux corbeaux quelqu'un a-t-il une fois défalqué les catafalques avant de payer la note du destin quelqu'un a-t-il une fois éparpillé les illusions au point d'en vacciner la société Personne j'insiste personne il n'y aura personne pour nous préserver de la beauté des étoiles pour nous détourner d'affranchir les esclaves pour nous abasourdir mieux qu'un sourire une larme.

Ce rêve. Comme un canif planté dans l'épaule gauche de la glaise. Ce rêve. Asservi astreint enchaîné aux calomnies. Mis en berne sur les brisants de la vie. Habitué à marcher au pas au guère aux dictatures. Ce rêve. Comme le cerceau de l'esprit le vertige de la vie. Ce rêve.

Alors oui, mon écriture participe de l'effraction, de cet acte volontaire, volontairement scélérat, du bris organisé du mot comme l'on parle du bris de chaînes pour une probable évasion, pour une possible libération, pour une espérée création. Oui, mon écriture participe de l'effraction, du bris de mot, de sa fracture, de son ouverture comme on le fait d'une huître. Au couteau. Pour une ouverture délictueuse, tueuse pour l'essentiel. Oui, je peux bien l'avouer, mon intention est criminelle et je veux rendre le lecteur complice du crime : il s'agit bien de faire rendre gorge au mot, de le dépouiller tel le corps d'une femme à l'instant de l'amour afin d'en saisir toutes les armes, de le dénuder à la manière de l'électricien pour le fil électrique d'une geste simple-précis-brutal, de le vider ainsi le revolver à canon oblique qui louvoie sans uniforme du rêve au vert émoi ; il s'agit bien de violenter le mot, lui dérober le non-dit et l'inter-dit, le sortir de force de son assignation à domicile, de le pousser à légitime défense ; il s'agit bien enfin d'accepter qu'il vous pète à la gueule et vous entraîne par vengeance vers les bas-fonds de vous-même. C'est peut-être cela « l'engagement aujourd'hui », un engagement d'être et non d'une parcelle d'être.

La poésie doit être faite par tous...

Oui, par tous car c'est de la vie dont il s'agit, du sens de la vie, disais-je plus haut. Et si donc la poésie, c'est cette manière de réenchanter le monde, presque devrais-je dire en ces temps troubles, cette manière de réenfant le monde, il nous faut convenir, nous poètes ou nous artistes... que notre pouvoir est à partager, faute de quoi l'écrit resterait vain et nous n'aurions pas mieux fait que ces hommes politiques qui récitent, telles des litanies, les mots liberté et démocratie et ne se rendent pas compte que la masturbation, même applaudie par les foules, n'a jamais engendré que plaisir éphémère.

Tout bruit de vivre c'est juste ce que je peux capturer et rendre. être l'amant fertile de tes yeux. je sais ton regard au bord de la rature. je sais entendre le souffle court les ventres épars les éclats de tendresse. je connais encore les cœurs en crue et ton débordement d'ivresse. je crains parfois que tu ne plies tes sens au battement d'horloge de mes syllabes,

que tu alignes tes bleus au comptoir de la nuit. blanche est ma terre mais toujours mouchetée de désirs et de bribes d'humain jusqu'à te faire sentir que c'est l'un des tiens qui s'est fait bûcheron des mots, des sentiments, simplement de cette éternité éphémère qui me supporte. tout bruit de vivre c'est juste ce que je peux capturer et rendre.

La poésie doit être faite par tous. Non par un.

Ici le choix est offert. Au poète, artiste, mais aussi militant syndical, politique ou associatif, d'être dictateur qui fait voir le monde tel qu'il voudrait qu'il soit. Ou alors. Au poète, artiste, militant, d'être procréateur et alors il ne peut se suffire à lui-même, il doit s'accoupler, se démultiplier en créant, en même temps que le poème, les conditions de la création, les conditions de la poésie, les conditions du combat de la vie, par d'autres, par tous les autres, par tous donc par nous-mêmes. Les conditions d'une « rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». C'est peut-être cela « la démocratie culturelle ».

Alors rien ne pourra dire comment ma bouche d'argile l'immobile comme chamboulement dans le bégaiement du souffle, au bord, dans un bégaiement de soufre ma langue parole, cette île à l'éloquence toujours à découvrir, s'impatient à s'écarter à la fois des vivants et des morts

Les îles ne se rejoignent pas sous la terre et tes yeux

Ton visage, ce trop-plein d'attente, ses nocturnes, ses matins rêver chaque chose sans méthode sans calcul sans artifice ton visage, ses lignes ses angles ses courbes, ce seul désert, sa luxuriance pourtant alors rien ne pourra dire cet homme sur le seuil, un ruisseau de femmes sur le flanc ainsi le défunt et ses pleureuses

Les îles ne se rejoignent pas sous la terre et ta bouche

À la nouée des branches, gorge cimentée des arbres nous ne sommes que ruine du langage d'une feuille, nous croyons soigner la plaie de l'écriture nous ne sommes pourtant que buissons de blessure alors rien ne pourra dire la patience du poète brûlé par la pluie du bout de l'attente

Les îles ne se rejoignent pas sous la terre et ton ventre

Dans le martèlement de l'absence le blanc, son peuple de délicats, piaffe à l'autre bout de la langue alors rien ne pourra dire la coïncidence de l'instant englué dans la cécité du quotidien...

Partout la pluie, la pierre, la peau Partout le silence et l'eau Partout l'orage, les rochers, les maux, Partout le silence des agneaux Tourmente en ma tête Des jours rosée petit matin Des jours éclatants rouges Des jours hématomes Mon train traîne sa suite de ciels Sans boussole au-dessus des marais Sans zénith au-dessus de midi Sans fuite au-delà de la nuit Peupliers trembles oliviers acacias Robiniers baobabs tilleuls séquoias Partout des oiseaux et partout Bourdon des roues d'acier Partout drapeaux pavillons oriflammes Et le cuir endurci et coriace des idéaux Certitude des doutes et le doute pour guide Sommeil hanté par cette sorte de porte-chance Saurai-je trouver la veine la jugulaire La mine d'or

le puits d'espérance Parmi cette pieuvre de voix enchevêtrées Camus Jaurès Babeuf le Che Et tant d'autres dans mes pensées Caracas Venezuela, Bogota, Managua Montrez-moi Chavez Morales Ortega...

Après avoir posé la question de la responsabilité du créateur à partir du champ poétique, je vais tenter de situer l'acte de création – l'art, au sens large – comme acte politique de résistance visant une transformation sociale, l'acte de création comme tentative d'exploration de la marge, la marge comme lieu d'invention... Je vais vous inviter maintenant à faire... le 5^{ème} pas.

C'est vrai, un pas est fait quand nous déposons un bulletin dans l'urne... mais qu'est-ce que ça change à la vie ? Rien ou pas grand-chose pour la vie de chacun ... D'abord, ce n'étaient que les élections régionales (mars 2005)..., cela ne change donc rien ni à l'exécutif, ni au législatif au niveau national. Ensuite, ce n'était « que » le NON au traité constitutionnel européen (mai 2005) et cela ne change pas vraiment la vie de chacun, car le néolibéralisme chassé par la porte rentre non seulement par les fenêtres (en particulier celle de la télévision) mais aussi par tous les interstices, toutes les failles, de l'entreprise à l'éducation en passant par la santé et la culture... Et même, n'avons-nous pas encore appris que les urnes ne doivent délivrer aucun blanc-seing à qui que ce soit... Mai 2007 nous apprend une fois encore que si le vote amène rarement le meilleur, le pire n'est jamais loin.

C'est vrai, un pas est fait pour un monde plus juste... quand nous descendons dans la rue, quand nous manifestons, quand nous empêchons une injustice, une expulsion, un procès injuste où ce sont les tenants de la vie qui sont jugés au lieu des puissances d'argent et de mort programmée... C'était avant hier à Vienne, le procès des 3 de St Georges, jugés pour avoir participé avec 300 personnes au fauchage d'un champ de maïs transgénique. C'était hier à Grenoble, les deux de Pièces et Main d'œuvre, jugés pour avoir demandé un débat démocratique sur Minatech et les nanotechnologies. C'est aujourd'hui à Lille pour soutenir les sans-papiers grévistes de la fin et s'opposer aux expulsions.

C'est vrai, un pas est fait quand nous nous relient les uns aux autres dans des réseaux informatiques ou postaux, de parole en présence comme dans les cafés philo ou citoyens comme l'Agora d'café de Villefontaine, d'action comme le Réseau de résistance en nord Isère, de lutte comme les AG en temps de grève, de construction d'alternatives comme les collectifs du 29 mai, de réflexion citoyenne comme les forums participatifs du FITA, ...

C'est vrai, un pas est fait quand nous nous retrouvons comme ici à Uzeste Musical pour exister ensemble à travers des soirées culturelles ou contre-soirées transartistiques, soirées de contrebande culturelle autour de poèmes, de danse, de théâtre, de musique, dans les bals à Lubat ou à Perrone, dans tous ces lieux que nous conquérons pour un nouveau type de relations, plus humaines, plus fraternelles, plus belles...

Pourtant, aucun de ces pas n'est décisif s'il n'est pas conjugué avec les autres et avec un 5^{ème} sans lequel les 4 autres réunis sont condamnés à faire se répéter l'histoire. Ce 5^{ème} pas, c'est l'invention partout et par tous, en résistance, des outils neufs capables d'aider à

transformer en profondeur les mentalités. Nous avons toujours trop tendance à utiliser les outils que les maîtres du monde ont forgés, et qui ont pénétré la moindre parcelle de nos gestes, de nos esprits, ... Nous pensons comme "ils" attendent que nous pensions ; tant qu'il en sera ainsi, le libéralisme, le capitalisme, cette société qui marchandise les êtres humains, aura de belles années, car son meilleur outil, c'est nous-mêmes... Regardons-nous et osons remettre en cause nos propres fonctionnements : il n'y avait pas moins de 500 personnes à se demander « c'est quoi être de gauche cette année ? » et en un peu plus d'une heure de « débat », il n'y avait pas plus de 15 bouches qui s'étaient ouvertes, ce qui fait au bas mot 485 bouches closes. On m'objectera sans doute que les esprits pensaient et c'est sans doute en partie vrai. Mais quel gâchis malgré tout de se priver de toutes ces intelligences. Il n'y aura pas de renouvellement de la gauche, si nous ne sommes pas capables de relever le défi « une tête qui pense, une voix qui s'élève ». Il faut rompre avec la pratique usuelle des « maîtres » qui nous fait, avec les meilleures intentions du monde, faire fermer leur gueule à 485 intelligences.

Donnons-nous les moyens, dans toutes nos structures, qu'elles soient associatives, syndicales, éducatives, sociales, culturelles, politiques, artistiques, de ville ou de village, d'école ou d'entreprise..., donnons-nous partout les moyens d'inventer partout dans les marges, regardons ce qui s'invente déjà, échangeons, apprenons à repérer ce qui germe de neuf même (surtout) quand cela ne correspond pas à la façon habituelle, routinière, de penser et d'agir... Délivrons-nous de nos habitudes. Interrogeons le moindre de nos gestes, de nos actes, demandons-nous ce dont il est porteur, s'il est cohérent avec les valeurs que nous portons, avec l'espérance que nous avons pour l'humanité. Faisons-le ensemble, mélangeons les appartenances et les non-appartenances, oublions les étiquettes, ne gommons pas nos différences car elles nous enrichissent, sachons reconnaître nos ressemblances, appuyons-nous les uns sur les autres, **travaillons à résister, à créer.**

Regarde, le monde passe au rouge, hoquette et s'immobilise. Le vent gémit depuis si longtemps. Tout est fait pour affider effriter pour affaïsser à coups de dés de rires et de chagrin... Entends, le monde se rend, il s'abandonne. Nous parmi les autres, prêts à tout. Acolytes à corps défendant. Dieu ce qui se trame en mon dos est-ce toi qui as fait ce qu'est devenu l'homme. L'autre ce dominé dopé aux dérisoires indispensables. Liquéfaction des noyaux incubation par le gène social comprimés jusqu'au bout du rouleau. Homme ton territoire miné de tôle et d'immondice qu'as-tu fait de toi hominidé animalcule ce qui reste de la bête malgré ses civilités. Sans... sans... sans... sans... j'ai mis cent ans gémissant ma plainte ma conscience...

Pour le dictionnaire, la marge, c'est le bord, l'espace blanc autour d'un texte, la latitude dont on dispose entre certaines limites, la marge de liberté, la marge de réflexion. Mais qui décide des limites ?

Pour le dictionnaire, la marge, c'est la possibilité d'action entre une limite théorique, absolue, et une limite pratique, la marge de tolérance, la marge de sécurité. Il y aurait donc forcément des limites mais le risque, quand on applique strictement cette définition aux champs de la société, de l'économie, de la politique, de la culture, ne serait-il pas de faire se rapprocher de plus en plus la limite théorique et la limite pratique : plus question de

rêver, d'ailleurs les utopies (sous-entendu, à l'est) se sont effondrées, la nourriture est macdonaldisée et la culture est staracadémisée... le risque donc ne serait-il pas de céder à la fatalité, une pseudo-fatalité inscrite dans la norme du dictionnaire, dans la norme des gens bien-pensants qui ne pensent jamais hors du cadre... et ces gens, où ont-ils été « formés », « conformés », « formatés » à penser ainsi... sinon à l'école ou dans « l'école reproduite » qu'est le syndicat, le parti, l'association ou la compagnie artistique.

J'ai mis cent ans lamentation sanglot gémissant ma faute mon péché ma culpabilité d'avec... avec le sang avec le sol avec le sel et la gabelle avec la loi avec... et contre tout contre toi... le sans... Effacé progressivement identité réduite au manque nous restons parce que tu t'effaces. Au fond, tout au fond, les hommes et leur dédale de cuir et de poil, égorgés entre son et mutisme le dérapage du vide l'effacement des révoltes l'affadissement des rêves. Que l'étrange devienne inquiétant, en soi. Que l'exacerbé nous submerge, en soi. Que la haine, en soi... sans rire et sans mentir, si vos ramages sont plus doux que nos carcasses c'est qu'elles s'accommodent de toute larme, de toute crevasse. Nos plaies font fructifier vos trahisons.

Avoir de la marge, c'est avoir de la distance pour manœuvrer, avoir des possibilités d'action. Encore ne faut-il pas être englué dans ce que les Africains appellent « les outils du maître » qui ne peuvent en aucun cas servir à détruire « la maison du maître ». Car à utiliser ces mêmes outils, la soi-disant pédagogie qui n'est en fait qu'une litanie religieuse de prétendus experts, de pseudo explications qui n'en finissent pas de nous dire comment il faut penser, comment il faudrait agir... mais contiennent dans leur mode même d'expression le « comment il faut nous résigner, comment il faut nous soumettre à la voix, à la voie, de ceux qui savent ». Il nous faut rompre avec le pseudo-atelier où on ne fait qu'écouter la bonne parole car on retiendra plus facilement le fait qu'on a écouté dans la docilité et l'ennui que le contenu même du discours, fut-il « révolutionnaire ». Il nous faut revenir à ce que doit être un atelier : un lieu où l'on fait, où l'on fabrique, où l'on élabore chacun et tous, ensemble. Il nous faut rompre avec un débat qui laisse des dizaines de sans-voix. Il nous faut multiplier les formes qui donnent visages à la création par tous, à tous les étages du processus, de l'organisation à la mise en œuvre.

C'est la guerre. Vous voudriez tant nous faire croire que la guerre n'est guère qu'une affaire d'accent d'air roulé en boule et boulet de canon par une religion d'une autre époque d'un autre siècle d'un autre entendement vous voudriez tant nous faire admettre que la guerre naguère n'était que non aux barbares aux Barbie aux berbères au nom des valeurs au nom des hommes de bonne volonté au nom de la civilisation civilisée civilisatrice si vile finalement vous voudriez tant nous faire croire que la guerre n'a guère d'autre fondement que la nature humaine que la fatalité et nous fidèlement inféodés nous y croyons, nous les amputés de raison l'œil automatique lous écervelés goinfrés de plastique arc-boutés à l'anonyme incinérés de peur nous y croyons. Le sel des ravages alimente la révélation. Les effarés tissés entre puits et cris ôtés du superflu gavés de désert affamés d'existence. Extrémités atteintes dépassées repoussées. Ne reste qu'à inventer la machine à coudre les lambeaux d'intolérable. Silence égratigné entrecoupé écorcé désir perdu sous les scories essoufflement du verbe stérilité des riens. Bestialité consignée dans

la perte de la parole l'imparfait du préservatif. Néant inscrit au présent rendant vivant un ailleurs céleste. Le plus grand crime du libéralisme : avoir déporté l'élan vital sur le piètre le frivole le futile. Il faut de l'élan à la rivière pour sortir du sable et y retourner. Ce que cherche l'autruche ?

Etre en marge, c'est être à la limite ou à une distance plus ou moins grande hors de la limite. Vivre en marge, cela prend un double sens selon que cela a été décidé ou que c'est subi. Le marginal est aussi bien celui qui a été marginalisé, qui est mis dans la marge de la société à son corps défendant, qui est exclu du système parce qu'il est considéré comme accessoire, secondaire... que celui qui décide d'agir en marge du rouleau compresseur idéologique de la société et qui donc a besoin de se relier à tous les marginaux qui pensent qu'un autre monde est possible et à tous les marginaux à qui on fait croire qu'aucun autre monde n'est possible et qu'on laisse sur le carreau. A nous de décider pour nous-mêmes bien sûr mais aussi ensemble d'inventer dans nos marges, les outils d'une marge revendiquée, les outils d'une prise de conscience, afin que d'autres s'en emparent et inventent eux aussi dans les marges, y compris les nôtres, s'inscrivent en résistance, à contre-courant de ce qui semble le fleuve dominant... en marge des pratiques dominantes d'individualisme qui font croire que le bonheur, c'est de "sauver sa peau"... en marge des pratiques de soumission à celui qui a le pouvoir, à celui qui a le savoir, à celui qui..., en marge des pratiques de compétition où l'autre est toujours un adversaire à battre..., en marge des pratiques de fatalisme où un soi-disant "réalisme" prévaut sur le rêve et l'invention..., en marge des pratiques de marchandisation qui transforme chaque individu, enfant comme adulte, en client-usager-consommateur-actionnaire... en marge des systèmes, en marge de la formation classique, en marge des institutions, fussent-elles celles que nous créons nous-mêmes...

Et d'abord, aujourd'hui, **explorons ce qui naît, ce qui est déjà né, ce qui s'invente hors cadre assigné, ce qui s'ouvre comme chemin neuf dès lors que l'on ne suit plus les rails tracés par d'autres...**

Qu'as-tu fait à l'école, au lycée, aujourd'hui ? Qu'as-tu fait au meeting, à la manifestation, aujourd'hui ? Qu'as-tu fait au musée, au cinéma, au concert ? Ingurgité les causes de la guerre de 14, la structure de l'ADN, le prétérit ou l'alexandrin... Écouté tranquillement le secrétaire général, accepté son analyse, intégré son discours, bu ses paroles... Contemplé le beau désigné par le conservateur, avalé sans discernement l'image et le son, admiré le chef et la baguette du chef, le leader, la star... Tu t'es assis. Tu t'es tu. Tu as écouté les explications. Tu as écrit ce qu'on te disait d'écrire. Tu as écouté. Tu as répété. Tu n'as pas compris ; on t'a expliqué de nouveau. Tu as levé la main pour répondre à la question. Tu as demandé à ton voisin. Tu t'es fait punir. Ou bien invectiver, vilipender, engueuler. Le "maître" t'a grondé ou il est venu t'aider. Tu as répété, bien comme te l'a dit le maître. Tu as fait un contrôle. Tu as fait deux contrôles. On t'a rendu un autre contrôle. On t'a prévenu du prochain contrôle. Depuis que tu es à l'école, tu as fait plus de 1000 contrôles. Pendant ce temps, les professeurs, eux, ont passé plus de temps à te corriger qu'à préparer des cours. La dose d'évaluation qui t'a irradié, t'a inoculé, malgré toi, l'esprit de concurrence et de compétition qui sont au fondement des valeurs libérales ; la compétition

qui fait moins bien apprendre. Au spectacle, c'est tout comme. De toute façon, tu n'as pas les clefs, pour voir, pour lire entre les lignes ou les images, pour décoder. On ne t'a pas puni, tu t'es puni toi-même. En profondeur, de l'intérieur, ressassant ce que ton éducation familiale, scolaire, médiatique, culturelle a entassé en toi : « tu ne sais pas, ce n'est pas pour toi ; à la rigueur tu peux faire semblant, mais au fond de toi, tu sais bien que tu n'es pas peintre, ni acteur, ni musicien, tu es simplement incapable ». Et quand les « de gauche », enseignants, artistes, parents... te serinent de faire, de dire, de... tu prends sans comprendre, simplement avec mauvaise conscience et culpabilité.

Mais tu n'es pas à l'école seulement pour apprendre ! La compétition apprend la compétition, elle prépare à la vie libérale qui est une compétition. Pour te préparer à la soi-disant "égalité des chances". L'égalité des chances est un mot mensonger. C'est le contraire de l'égalité. L'égalité des chances c'est une course pour quelques places dans l'ascenseur social (qui est en panne d'ailleurs). Un ascenseur où ne montent que les gagnants, ceux qui réussissent individuellement parce que d'autres échouent. L'égalité des chances c'est chacun-pour-soi dans la vie, comprise comme une compétition individualiste. Et lorsque tu as bien appris la « vie libérale », tu es prêt à sa reproduction y compris à ton corps défendant, à ton esprit défendant. Tu peux penser « de gauche » et agir « de droite ». Tu peux t'évertuer à donner la parole et dans le même temps tout mettre en œuvre pour qu'« ils » la ferment, par quelques gestes, quelques regards ou quelques mots, par une façon de la « donner » qui réactivent toutes les inhibitions, les peurs, les docilités intériorisées. Tu peux mettre en place un atelier pour faire et penser la politique et confier le soin de faire et de penser aux experts, aux ex-pairs, qui se feront chantres d'une bonne parole, d'un prêt-à-penser évidemment « dans le bon sens » masquant grâce à l'assentiment de tous qu'on s'est en réalité empêché de penser, d'inventer.

À l'école, ton travail est une succession morcelée de tâches. L'école t'enseigne des fragments. Tu y apprends une miette d'anglais pendant une heure, puis une miette de maths, puis une miette d'histoire... Une sorte de taylorisme du savoir. L'école te prépare à exécuter des tâches morcelées, celles que les entreprises te demanderont d'exécuter. Les TPE, recherche collective avec du temps pour penser, ont été supprimés en Terminale : c'était libre et collectif, et bien sûr, ça ne pouvait pas être du vrai travail ! À l'école, le travail de l'élève (singulier singulier) est réduit à son produit, seul susceptible d'être noté. Tout comme pour le capitalisme libéral, le travail sert à produire : l'homme au travail est un instrument de production de marchandises ou de services vendables sur le marché. Alors que l'art, les sciences et la philosophie supposent le loisir, c'est-à-dire la suspension de l'obligation de résultats. Leur apprentissage exige d'en passer par le doute, l'incertitude, le tâtonnement, le brouillonnement, le bouillonnement. Lorsqu'à l'école, on désigne les tâches comme des devoirs, les essais pour voir et les dissidences de pensée comme des fautes, c'est au développement des aptitudes créatrices et du sens critique qu'on s'en prend. Mais nous, dans nos meetings de gauche, dans nos débats de gauche, dans nos forums de gauche, dans nos fêtes et festivals de gauche, faisons-nous vraiment autre chose, utilisons-nous autre chose que les « outils du maître » ? Savons-nous provoquer les écarts à la norme, les décalages effervescents, les insolences de l'esprit, savons-nous déclencher le potentiel créateur de l'autre, de tous les autres, donc de soi-même... dans tous les champs y compris ceux où l'on n'est pas « expert » ? Avons-nous suffisamment travaillé,

approfondi, théorisé, l'art du contrepied, l'art de la pédagogie ? Avons-nous vraiment pris au sérieux les véritables chercheurs es intelligence que sont les mouvements d'éducation nouvelle ou bien nous en remettons-nous encore aux vieilles lunes universitaires qui dénaturent leurs propres recherches en présentant les savoirs comme évidences coupées des processus qui les ont fait naître.

Pour le libéralisme, quand l'Homme s'instaure sujet de son travail, son véritable artisan et son créateur, auteur de sa pensée, il faut écraser cette pensée qui s'émancipe : d'où la suppression des crédits de recherche, la destruction du statut des intermittents du spectacle. Pas seulement pour faire des économies, mais aussi pour décérébrer. Pire, les chercheurs eux-mêmes, les artistes eux-mêmes, sont aussi les artisans inconscients du décervelage, quand ils parlent à la place, font à la place, présentent leur recherche ou leur création comme une évidence, une vérité inspirée du ciel et non le fruit d'un processus, quand ils oublient de livrer leurs clefs.

Le gouvernement vous dit « Vous n'avez pas bien compris le CPE ; nous n'avons pas fait assez de pédagogie, nous ne vous avons pas bien expliqué, nous ne vous l'avons pas encore assez répété ». Pour eux, la pédagogie, c'est de la propagande, du rabâchage ; ils ne veulent pas d'une pédagogie qui donne à penser. Ainsi, de Robien vient d'imposer d'enseigner la lecture avec la méthode syllabique, parce que le b-a-ba, ça empêche de penser. Mais si vous vous placez, à quelque fonction que vous soyez, dans la posture du gouvernement, vous produisez les mêmes effets.

Le rapport Benisti indique que « Si les mères sont d'origine étrangère, elles devront s'obliger à parler le Français dans leur foyer pour habituer les enfants à n'avoir que cette langue pour s'exprimer. » Vous récalcitrez, vous les déviants, vous les poètes, vous les polyglottes, les difformes et les enragés ?! Dès l'âge de trois ans, vous serez maintenant fichés (projet "répression de la délinquance" = fiches où l'on repère les déviations comme "troubles des conduites, l'impulsivité, la basse moralité, le cynisme, l'indocilité") ; vous serez fichés au lycée (projet « base élève », biométrie pour entrer à la cantine). Pour combattre le libéralisme, il faut développer les valeurs d'égalité tout court et de liberté collective, promouvoir les pratiques solidaires et coopératives, combattre l'esprit hiérarchique et l'esprit de fatalité, **inventer partout des ateliers de création comme de véritables œuvres d'art, non pas pour qu'ils soient vénérés dans des musées ou des théâtres mais pour qu'ils ouvrent véritablement pour chaque individu, quels que soient son âge ou son origine, la conscience de ses immenses potentialités créatrices. Partout, jusque dans la rue. Dans l'école également. A Uzeste aussi. Un « chao[s]péra Tout-Monde ».**

Je terminerai avec cet extrait de l'appel des résistants en mars 2006

« Nous appelons enfin les enfants, les jeunes, les parents, les anciens et les grands-parents, les éducateurs, les autorités publiques, à une véritable insurrection pacifique contre les moyens de communication de masse qui ne proposent comme horizon pour notre jeunesse que la consommation marchande, le mépris des plus faibles et de la culture, l'amnésie généralisée et la compétition à outrance de tous contre tous. Nous n'acceptons pas que les

principaux médias soient désormais contrôlés par des intérêts privés, contrairement au programme du Conseil national de la Résistance et aux ordonnances sur la presse de 1944. Plus que jamais, à ceux et celles qui feront le siècle qui commence, nous voulons dire avec notre affection : **"Créer, c'est résister. Résister, c'est créer "**. »

Ici, à Uzeste Musical, hier au FITA de Grenoble, à travers nos spectacles, lectures, ateliers, forums... et ailleurs, dans le quotidien de nos actions, dans les actions syndicales, dans les stages du GFEN et d'autres associations, dans les rencontres internationales des ateliers d'écriture, ou..., nous avons semé des graines pour l'avenir... Et l'avenir commence aujourd'hui. Sans l'Encyclopédie et la philosophie des Lumières, la révolution française n'aurait pas eu lieu. C'est à chacun de nous de changer son monde, de changer le monde, mais faisons-le ensemble, solidairement, fraternellement. Osons inventer les outils qui permettent à chacun de se créer les pouvoirs de sa propre humanité. Osons investir tous les lieux alternatifs, associatifs, citoyens. Osons mutualiser les expériences, osons les interroger avec bienveillance mais sans concession. A nous de faire exister concrètement, dans les pratiques, l'idéal d'une société où prennent sens l'égalité et la solidarité. Uzeste Musical est un de ces laboratoires, critiquons-le, vivifions-le.

Yves Béal – 24 août 2007 - 06 70 63 58 07 – yvbeal@wanadoo.fr ou gfen38@wanadoo.fr

Texte écrit à la suite de la 30^{ème} Hestejada de las arts d'Uzeste Musical à partir d'un premier écrit produit pour le forum participatif du FITA 2006 à Grenoble : « relations tumultueuses entre Art et Social » en utilisant des fragments de textes précédemment écrits dans les revues « Soleils & Cendre » (n° « la poésie », n° « méfaits et geste du libéralisme 2 ») et Bacchanales, dans le livre « depuis le milieu de la nuit, un if croît sous ma paupière » (les solicendristes 2000) ou lors de manifestations comme « la parole à prendre » (théâtre Prémol – 2002), les grèves pour sauver la retraite par répartition (mai, juin 2003), les actions contre le CPE (2006) ainsi que l'introduction³ du stage « dans les marges du nouveau s'invente » organisé par le GFEN en avril 2004.

Post-scriptum :

Vieillottes, vieillottes

Otez votre œil de hibou et votre habit austère

Déposez le masque de votre ver de terre

Déposez la haine, missel des manies

le rictus, l'habitude, la grimace où tant d'orages sont écrits

et tant de parapluies sans ombrelles

et tant de rires qui grelottent

de n'avoir servi à personne

Vieillottes, vieillottes

Rendez-vous à vos galants rendez-vous

³ Introduction au stage « Dans les marges, du nouveau s'invente... » organisé par le GFEN qui a permis à 33 personnes (enseignants, paysans, employés de France Télécom, de maison d'édition, de compagnie d'assurance, musiciens, metteurs en scène de théâtre, animateurs d'ateliers d'écriture, retraités, militants syndicaux et associatifs (CGT, SUD, PAS, Confédération Paysanne, ATTAC, GFEN, association Korczak, RESEAU...) de réfléchir, les 24 et 25 avril 2004 à St Quentin-Fallavier, à partir de tous ces « matins bruns » qui se préparent ou se vivent déjà ici et là, non seulement aux outils nécessaires pour inventer cet autre monde possible auquel nous aspirons, mais aussi à comment les faire partager aux organisations, structures et citoyens qui veulent une société plus juste et plus équitable...

Avec vos seins bleus meurtris
De n'avoir ébloui ni bedeau ni curé

rendez-vous à la noce
des sonneurs carillonneurs
qui réveillent votre ciel sans liesse
et laissez le monstre polymorphe
et laissez le corset à cœur
et laissez la traîne à soucis
dans les placards sombres
à guerres à balais à massacres
Jouez aux allumettes

Vieillottes, vieillottes
ô mes idées

osez votre doigt dans la bouche du volcan
et laissez mes mots battre sous votre peau
aux seins bleus et me piquer les yeux...

YB